

Linguistique et développement rizicole dans le Nord du Cameroun

Daniel BARRETEAU* et Michel DIEU**

INTRODUCTION

Dans ses grandes lignes, la situation linguistique et sociolinguistique du Cameroun, et en particulier de la Province de l'Extrême-Nord, est bien connue (voir bibliographie), mais rares sont les études de détail qui seraient directement applicables dans des projets de développement. C'est la Semry (Société pour l'expansion et la modernisation de la riziculture de Yagoua) qui nous a donné l'occasion d'entreprendre une telle recherche finalisée, d'abord à Yagoua puis à Maga.

La Semry est une société du secteur parapublic camerounais qui a pour objectif le développement de la culture du riz dans la province de l'Extrême Nord. Originellement implantée à Yagoua (Semry I), la société a étendu son activité à la rive nord de l'imposant lac artificiel de Maga (Semry II) et plus modestement, encore plus au Nord, autour de Kousseri (Semry III) dans le département du Logone-et-Chari. Dirigé dès ses débuts par des agronomes et des ingénieurs hydrauliciens, le projet acquiert une incontestable réussite technique : les rendements à l'hectare sont bons et compétitifs. Mais les problèmes, d'ordres économiques et commerciaux mais aussi sociaux, n'ont pas tardé à surgir. La concurrence du riz asiatique, vendu à un prix de *dumping*, l'absence de politique commerciale (*marketing* et distribution) ont entraîné la chute du prix du riz, la baisse des revenus des riziculteurs et un mécontentement général. Sur le plan social, l'ignorance des réalités sociologiques s'est traduite par une mauvaise gestion des ressources humaines : l'attribution des parcelles rizicoles se faisait de manière à la fois arbitraire et

* Linguiste, Orstom, Afrikanische Sprachwissenschaften, J. W. Goethe universität, Praunheimer Landstrasse 70, D. 600 Frankfurt/Main 90 Allemagne.

** Linguiste, CNRS Lacito, 44, rue de l'Amiral-Mouchez, 75014 Paris.

aléatoire, sans aucun rapport avec la constitution des groupes sociaux existants ce qui ne pouvait guère favoriser le travail collectif pourtant essentiel dans les rizicultures (régulation de l'eau, entretien des digues...). Cela allait de pair avec une conception autoritaire des relations avec les paysans considérés uniquement comme de la main-d'œuvre dépourvue de toute initiative et de toute responsabilité. Le mécontentement était parvenu à un point tel que les rixes, manifestations, actes de sabotage se multiplièrent. Les rendements s'en ressentirent inévitablement. Les bailleurs de fonds (Caisse centrale de coopération économique et Fonds européen de développement), alertés, firent pression pour que le plan de modernisation et de redressement qui s'imposait incorpore un volet social conséquent.

Ainsi, en même temps qu'une réhabilitation physique des casiers rizicoles, la Semry entreprenait, sur Yagoua, une restructuration du paysannat qui devait mieux prendre en compte les réalités humaines : création de groupements de riziculteurs fondés sur les unités sociologiques traditionnelles, remplacement du système d'encadrement (suppression des « surveillants ») par une responsabilisation des groupements qui désignent eux-mêmes leurs représentants et prennent en charge un certain nombre de tâches (entretien des ouvrages hydrauliques, gestion des pépinières, participation à la collecte et à la pesée, etc.). Ces réformes techniques et sociologiques impliquaient la révision totale du système de communication existant entre la direction et les riziculteurs. Les cadres, venant tous du Sud du Cameroun ou d'Europe, ainsi que les surveillants, sudistes aussi, parlaient tous français, langue inconnue de la quasi-totalité des riziculteurs. Le projet, lancé par le sociologue Guy Belloncle, comportait donc un volet linguistique visant à promouvoir l'utilisation de la langue locale, le masa, à tous les niveaux : préparation de manuels didactiques, alphabétisation et formation des responsables de groupements en masa, traduction de tous les documents utiles (circulaires, bordereaux de pesée, de livraison, de commande, etc.).

Du point de vue linguistique, la situation était assez simple : une seule langue locale, le masa, avec de faibles variations, le dialecte de Yagoua s'imposant sans conteste comme standard de référence. Dans ces conditions, notre intervention a pris la forme d'un appui scientifique à l'équipe d'alphabétisation : esquisse phonologique et grammaticale permettant une normalisation de l'écriture, réalisation d'un abécédaire, d'un syllabaire, d'un vocabulaire des rizières, de livrets de contes et de proverbes. D'autres documents ont été traduits à partir de textes rédigés en français fondamental : aide-mémoire pour le calcul, aide-mémoire pour les unités de mesure.

C'était pour nous, linguistes, une grande première : sans que nous fassions nous-mêmes d'alphabétisation, de formation, de vulgarisation, notre travail de recherche était immédiatement utilisé par un organisme de développement.

À Maga, deuxième périmètre rizicole de la Semry, le problème se posait en termes différents. La même action de regroupement des riziculteurs était envisagée pour les mêmes raisons et avec les mêmes objectifs, mais son corollaire linguistique s'avérait beaucoup plus complexe du fait de la pluralité des langues en présence. Pour des raisons économiques évidentes, il n'était pas réaliste d'envisager d'utiliser chacune des langues. Il s'agissait donc, par une enquête préliminaire, de dégager les comportements linguistiques de la population et d'en tirer des propositions sur le choix d'une ou de plusieurs langues qui serviraient de médium de communication et de formation.

C'est cette enquête que nous voulons présenter ici pour illustrer ce que peut apporter la linguistique à des projets de développement dans des zones de peuplement complexe.

Nous exposerons tout d'abord la méthodologie choisie pour répondre aux questions qui se posaient à Maga. Ensuite nous présenterons l'essentiel des résultats obtenus en abordant successivement la description quantifiée de la situation multilingue, les niveaux de connaissance de la langue véhiculaire locale, le fulfulde, puis de la langue officielle, le français. Nous ferons état des opinions exprimées sur chacune des langues susceptibles d'être choisies par la Semry comme langue(s) de travail. Ces divers points nous permettront, en conclusion, de motiver les recommandations que nous avons formulées au terme de cette enquête.

MÉTHODOLOGIE

La situation sociolinguistique de Maga est très particulière : autour d'un noyau autochtone munjuk (= *mousgoum*), se sont agglomérées des populations diverses, venant de régions éloignées de 80 à 100 km, pour fournir la main-d'œuvre nécessaire à l'exploitation des périmètres rizicoles aménagés par la Semry. Des Arabes et des Kotoko sont venus du Nord ; des Beege, Masa, Wina et Tupuri, du Sud ; enfin des Bornouans et quelques représentants des ethnies du Diamaré sont venus de l'Ouest. Les questions linguistiques que pose ce brassage ethnique exceptionnel sont de plusieurs ordres : quelles langues premières sont parlées et par combien de locuteurs. Quelles langues sont parlées à titre de langues secondes ? Y a-t-il une ou plusieurs langues véhiculaires qui émergent ? Par quel pour-

centage de la population sont-elles comprises et avec quel degré de compétence? Quelles langues seraient les mieux acceptées comme langues de travail par les riziculteurs, et finalement, quelles langues devraient être retenues par la Semry pour ses actions d'alphabétisation et de formation?

Pour tenter d'apporter des réponses à ces questions, compte tenu du temps limité et des moyens dont nous disposions, nous avons élaboré un plan d'enquête en deux volets : l'un, quantitatif, fondé sur un questionnaire d'enquête sociolinguistique (QES) (voir annexe); l'autre qualitatif, consistant en un test oral du niveau de compréhension du fulfulde, la langue véhiculaire de la région. Au total 922 questionnaires sociolinguistiques et 120 tests de compréhension du fulfulde ont été administrés aux riziculteurs, de fait uniquement des hommes puisque aucune femme n'est attributaire de parcelles.

Pour l'enquête sociolinguistique, nous ne disposions pas de recensements à jour incluant la répartition ethnique de chaque village : les données de la Semry ne coïncidaient plus avec la réalité, du fait d'un flux important de départs dus à la succession de deux campagnes rizicoles médiocres. Il n'était donc pas possible de constituer un échantillon représentatif de l'ensemble de la population. Néanmoins, nous nous sommes fondés sur les chiffres anciens dont nous disposions (dénombrement et répartition ethnique de chaque village), tout en nous imposant d'atteindre un minimum d'enquêtés pour chaque ethnie afin de pouvoir tirer des conclusions statistiquement significatives. On s'est également imposé d'enquêter dans la totalité des villages de manière à assurer la représentativité intra-ethnique.

Les 922 enquêtés se répartissent comme suit :

- Arabes, 90 soit 9,8 % ;
- Bornouans, 35 soit 3,8 %
- Fulbe, 0 soit 0 %
- Kotoko, 29 soit 3,2 %
- Munjuk, 335 soit 36,3 %
- Beege, 74 soit 8 %
- Masa, 132 soit 14,3 %
- Wina, 51 soit 5,5 %
- Tupuri, 128 soit 13,9 %
- « Divers », 48 soit 5,2 %

Remarques :

- la langue des Bornouans est le kanuri ;
- la langue des Fulbe (ou Peul) est le fulfulde. Bien que cette langue soit largement employée comme langue véhiculaire dans la zone de Maga, il n'y a aucun Peul riziculteur ;

- les Kotoko présents à Maga parlent en fait plusieurs langues distinctes : lagwan, jina et mazera ;
- la langue munjuk est représentée dans la zone par deux dialectes principaux, celui de Guirvidig et celui de Pouss. Les Beege parlent également un dialecte munjuk ; on les distingue des autres groupes munjuk car, à l'instar des Tupuri ou Masa, ce ne sont pas des autochtones mais des populations déplacées ;
- les Wina, ethniquement apparentés aux Tupuri, parlent un dialecte masa ;
- la catégorie « divers » regroupe toutes les ethnies allogènes minoritaires à Maga : Giziga, Mofu, Kera, Sara, Mundang, etc.

Eu égard à l'objet de l'enquête, profil sociolinguistique des individus et des ethnies, les résultats semblent significatifs et certainement plus crédibles que ne le laisseraient croire les réserves méthodologiques élevées ci-dessus. En matière de répertoire linguistique, la variabilité interethnique est à coup sûr beaucoup plus grande que la variabilité intra-ethnique. C'est parce qu'il est wina qu'un individu a une forte chance de parler en seconde langue le tupuri, et fort peu de chances d'avoir été scolarisé. C'est parce qu'il est arabe qu'il y a bien peu de probabilité pour qu'il parle autre chose que sa langue maternelle, etc. Dans ces conditions, les conséquences des biais introduits par l'absence d'une procédure stricte d'échantillonnage sont à ramener à de plus justes proportions.

L'enquête de terrain s'est déroulée entre le 5 et le 12 novembre 1987, avec l'aide d'une équipe de six enquêteurs recrutés et formés sur place. La codification a été faite à Maga dans les deux jours suivants. La saisie et le traitement des données ont été effectués par le Service de structuration du paysannat à Yagoua.

Le questionnaire sociolinguistique à la rubrique des « langues parlées » laisse place à la notation d'une gradation dans le degré de compétence : enregistrement des noms de langue dans l'ordre décroissant de leur connaissance d'une part, et, pour chaque langue, choix entre trois niveaux, d'autre part.

Pour le fulfulde, langue véhiculaire fréquemment citée, connue presque exclusivement à l'oral, se posait le problème d'étalonner les déclarations des enquêtés sur leur propre pratique. Dans ce but, avec l'aide d'un locuteur peul, nous avons mis au point un test de compréhension. Il s'agissait d'un texte enregistré, de quelques minutes, comportant une dizaine de questions ne faisant appel qu'à la compréhension directe du document. Le thème portait sur un sujet d'actualité : comment se procurer une carte d'identité. Ce test a été administré à 120 enquêtés ayant répondu à la question « parler bien ou un peu le fulfulde ».

On ne présentera ici qu'une analyse partielle des résultats obtenus, centrée sur les points suivants :

- tableau des multilinguismes ;
- connaissance du fulfulde ;
- niveau scolaire et connaissance du français ;
- opinions sur le choix de langue(s) de travail.

TABLEAU DES MULTILINGUISMES

L'information est recueillie par la question sur la connaissance des langues. La possibilité était donnée de noter jusqu'à cinq langues par enquêté. Pour chacune d'elle, celui-ci devait estimer son niveau de compétence dans cette langue sur une échelle à trois termes :

- parle bien, sait lire ;
- parle bien, ne sait pas lire ;
- parle un peu seulement.

Nous présentons deux tableaux qui ventilent les réponses à cette question en fonction de l'origine ethnique. Le premier tableau décompte les langues parlées tous niveaux de connaissance confondus (les trois termes de l'échelle précédente). Le second tableau ne retient que les langues « bien parlées » (les deux premiers termes). Dans les deux tableaux, l'ordre de présentation des ethnies comme des langues est purement géographique, du nord vers le sud, les groupes des « divers » et le français étant placés en fin de liste.

Les données sont exprimées en pourcentage pour une ethnie donnée. Ainsi au tableau I, 20 % des Arabes interrogés ont déclaré parler au moins un peu le kanuri, 60 % le fulfulde, etc. Au tableau II, seulement 8 % des Arabes interrogés ont déclaré parler bien le kanuri, 18 % le fulfulde, etc.

Chaque enquêté pouvant déclarer jusqu'à cinq langues, le total pour une ethnie donnée peut dépasser 100.

Pour une ethnie, le nombre total des réponses données divisé par le nombre d'enquêtés fournit un *taux de multilinguisme* que fait apparaître une colonne supplémentaire en marge de chacun des tableaux. Ce taux exprime le nombre de langues parlées *en moyenne* par un individu (y compris la langue première). Par exemple, en moyenne, un Arabe parle « au moins un peu » 2,06 langues (tabl. I) et parle « bien » 1,3 langue (tabl. II). On voit ainsi (tabl. I) que ce taux est minimal pour les Arabes qui ne parlent guère plus de 2 langues en moyenne, alors qu'il est à son maximum pour les Kotoko qui parlent entre 3 et 4 langues en moyenne.

Pour une langue donnée, nous avons calculé un *indice général de véhicularité*, qui figure en dernière ligne des tableaux I et II, de la

TABLEAU I

Proportion d'enquêtés «x» ayant déclaré parler au moins un peu la langue «y»

ethnies \ langues	arabe	kanuri	fulfulde	kotoko	munjuk	beege	masa	wina	tupuri	français	taux de multilinguisme
Arabes	-	20	60	2	17	0	1	0	0	4	2,06
Bornouans	46	-	89	6	24	0	3	0	0	6	2,75
Kotoko	76	38	76	-	38	0	3	0	0	17	3,55
Munjuk	30	1	63	0	-	0	6	0	0	21	2,24
Beege	54	1	64	0	3	-	65	0	0	15	3,06
Masa	45	2	77	2	23	8	-	1	2	28	2,97
Wina	2	4	63	0	0	0	0	-	3	16	2,29
Tupuri	2	0	59	0	1	0	12	2	-	48	2,38
Divers	21	4	85	0	6	0	15	0	8	40	2,80
Indice général de véhicularité	30,2	4,6	66,9	1	11,1	1,2	12,3	0,5	2,9	23,5	

manière suivante : c'est en pourcentage le rapport entre, d'une part, le nombre de fois où la langue a été citée par des locuteurs dont ce n'est pas la langue maternelle et, d'autre part, le nombre d'individus dont ce n'est pas la langue première. Ainsi, l'arabe est déclaré parlé au moins un peu par 30,2 % de la population non arabe de l'échantillon (tabl. I) et déclaré « parlé bien » par 5,4 % de cette même population (tabl. II).

Le tableau I fait ressortir les faits suivants :

— les Kotoko sont de loin les plus multilingues (avec un taux de 3,55); viennent ensuite les Beege et Masa (autour de 3); puis les « divers » et les Bornouans (2,75 environ); autour de 2,3 : les Tupuri, les Wina et les Munjuk; enfin, nettement moins multilingues, sont les Arabes (2,06);

— pour toutes les ethnies, à l'exception des Beege qui parlent plus le masa, et des Kotoko qui citent avec une égale fréquence l'arabe, le fulfulde est très nettement la langue la plus fréquemment citée. Ceci est confirmé par l'indice général de véhicularité du fulfulde (66,9 %) qui dépasse nettement celui de toutes les autres langues : l'arabe et le français se signalent cependant avec des indices significatifs (respectivement 30,2 et 23,5 %); le munjuk et le masa

TABLEAU II

Proportion d'enquêtés «x» ayant déclaré parler bien la langue «y»

ethnies \ langues	arabe	kanuri	fulfulde	kotoko	munjuk	beege	masa	wina	tupuri	français	taux de multilinguisme
Arabes	-	8	18	0	2	0	0	0	0	3	1,3
Bornouans	14	-	34	3	0	0	0	0	0	0	1,54
Kotoko	10	7	0	-	21	0	0	0	0	14	1,55
Munjuk	4	0	8	0	-	0	3	0	0	8	1,25
Beege	5	0	8	0	0	-	55	0	0	7	1,75
Masa	11	0	28	0	13	0	-	0	2	17	1,75
Wina	0	0	14	0	0	0	-	-	20	12	1,53
Tupuri	1	0	20	0	0	0	5	1	-	30	1,6
Divers	10	2	31	0	2	0	8	0	2	25	1,81
Indice général de véhicularité	5,4	1	16,2	0,3	4,4	0	8,4	0,2	1,6	12,8	

atteignent des indices légèrement supérieurs à 10 % qui témoignent de bilinguismes de proximité. Les autres langues ont des indices insignifiants.

Les chiffres du tableau II sont évidemment beaucoup plus faibles que ceux du tableau I puisque n'y sont comptées que les langues « bien parlées » :

— un cas extrême est celui des Kotoko et de leur connaissance du fulfulde : 76 % le parlent au moins un peu (tabl. I), mais aucun ne déclare le parler bien ;

— les taux de multilinguisme se ressentent de 1,81 (« divers ») à 1,25 et 1,3 pour Munjuk et Arabes qui restent aux dernières places ;

— l'indice général de véhicularité est divisé par un facteur de l'ordre de 6 pour l'arabe, de 4 pour le fulfulde et de 2 pour le français.

Le fulfulde reste la plus importante des langues véhiculaires (16,2 %) devançant de peu le français (12,8 %). La chute de l'indice pour l'arabe et le fulfulde s'explique du fait que ces langues peuvent n'être connues que très superficiellement par une bonne part de la population pour des usages religieux ou économiques (arabe du Coran, fulfulde du marché). En revanche si l'indice du français chute moins, c'est que le français n'est pas « véhiculaire » dans cette région : l'acquisition et la pratique du français sont plus liées à la scolarisation qu'à une expansion « spontanée ».

Les figures 1 et 2 reprennent sous forme synoptique les données des tableaux I et II.

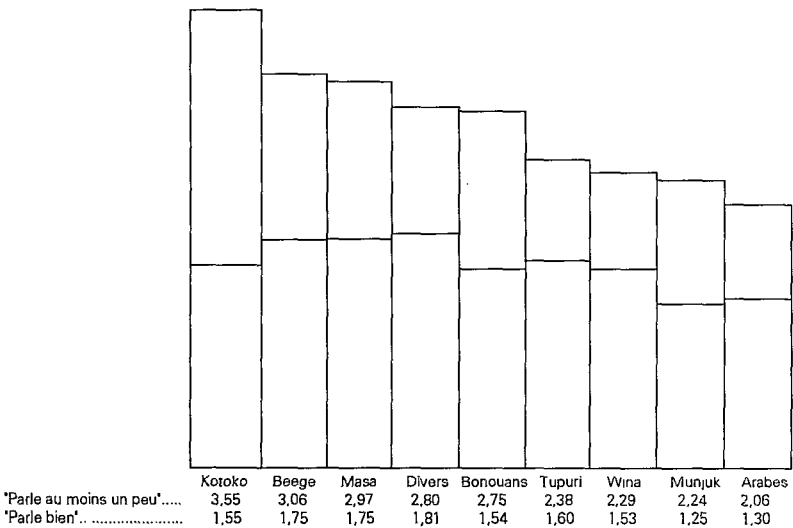


FIG. 1. — Taux de multilinguisme.

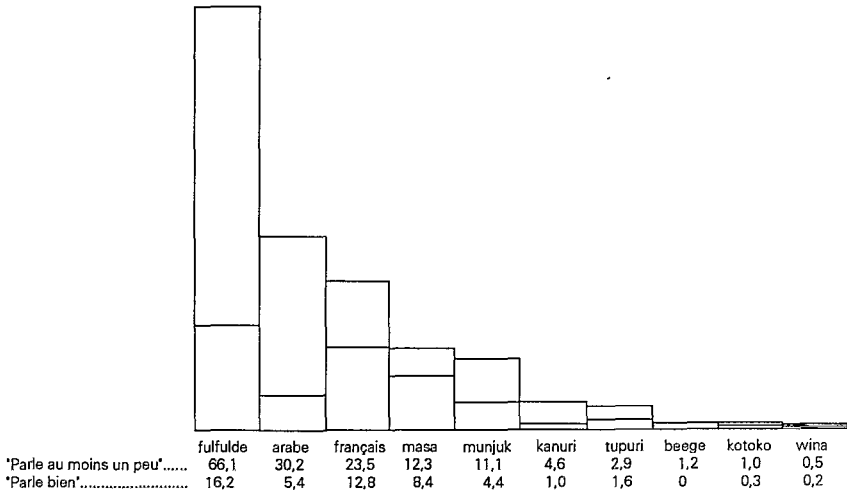


FIG. 2. — Indice général de véhicularité.

CONNAISSANCE DU FULFULDE

Le tableau III réunit les données de l'enquête quantitative (réponses données au questionnaire, colonnes 1, 2 et 3) et celles du test de compréhension du fulfulde (colonnes 4 et 5). Les pourcentages de la dernière colonne du tableau sont obtenus en multipliant les pourcentages des colonnes 3 et 5. Ils représentent donc une estimation du pourcentage de la population globale qui aurait obtenu une moyenne supérieure à 7,5 sur 10 au test. Vu la nature du test, on peut dire que ceux qui n'obtiennent pas 7,5 au moins sont incapables de comprendre un discours suivi en fulfulde.

Du tableau III, il ressort qu'on peut regrouper les populations en quatre catégories d'après la population estimée de ceux qui auraient une bonne connaissance du fulfulde (colonne 6) ; 65 % : Divers et Bornouans ; environ 40 % : Masa, Wina, Arabes ; 32-31 % : Beege, Munjuk, Tupuri ; 28,5 % : Kotoko.

Les populations qui maîtrisent le mieux le fulfulde sont celles qui ont été au contact de Fulbe depuis longtemps (Bornouans et populations du Diamaré). Inversement, les populations récemment implantées à Maga et/ou qui proviennent de zones hors de l'aire d'influence du fulfulde maîtrisent mal cette langue (Kotoko, Tupuri, Munjuk, Beege). Sur le plan de la pratique individuelle, nous avons noté que les personnes qui ont résidé dans un milieu fulbe pendant au moins cinq ans ont acquis une maîtrise correcte de la langue.

La confrontation des chiffres des colonnes 3 et 6 est riche d'enseignement : se contenter des réponses que font les locuteurs eux-

TABLEAU III
Connaissance du fulfulde

Ethnies	Déclarent parler le fulfulde (en pourcentages)			Test de compréhension		Estimation globale
	bien	un peu	au moins un peu	moyenne obtenue sur 10	% de ceux qui ont une moyenne >7,5	% de ceux qui auraient une moyenne >7,5
	[1]	[2]	[3]	[4]	[5]	[6]
Divers	31	54	85	8,4	76,9	65
Bornouans	34	55	89	8,3	72,7	65
Masa	28	49	77	7,4	57,1	44
Wina	14	49	63	7,2	60	38
Arabes	18	42	60	7,7	60	36
Beege	8	56	64	7,2	50	32
Munjuk	8	55	63	7,2	50	31,5
Tupuri	20	39	59	6,9	52,4	31
Kotoko	0	76	76	6,4	37,5	28,5

mêmes sur leur compétence en fulfulde conduirait à une appréciation fautive de la situation. L'exemple le plus frappant est celui des Kotoko : 76 % déclarent parler le fulfulde alors que 37,5 % seulement obtiennent une bonne moyenne au test, ce qui abaisse considérablement leur score global. Cela signifie que la plupart d'entre eux n'ont qu'une connaissance superficielle de la langue : les salutations, les noms des marchandises usuelles, les prix. C'est le « fulfulde du marché ».

NIVEAU SCOLAIRE ET CONNAISSANCE DU FRANÇAIS

Le tableau IV met en parallèle, ethnie par ethnie, le niveau scolaire atteint et le niveau de connaissance déclaré du français.

De ce tableau, se dégagent quatre groupes au regard du niveau scolaire atteint :

- moins de 5 % ont atteint le CM1 : Bornouans, Arabes, Beege ;
- entre 5 et 10 % ont atteint le CM1 : Munjuk, Wina ;

TABLEAU IV
Niveau scolaire et connaissance déclarée du français

Ethnies	Ont au moins le niveau...		Déclarent...		
	CE2	CM1	parler bien ou un peu	parler bien	lire
Tupuri	28,89	23,45	48	30	27
Divers	17,77	15,55	40	25	19
Masa	18,5	14,8	28	17	17
Kotoko	13,79	13,79	17	14	14
Wina	11,76	9,8	16	12	12
Munjuk	11,62	8,04	21	8	7
Beege	6,75	4,05	15	7	7
Arabes	3,33	2,22	4	3	3
Bornouans	2,86	0	6	0	0

- environ 15 % ont atteint le CM1 : Kotoko, Masa, « Divers » ;
- plus de 20 % ont atteint le CM1 : Tupuri.

Ces mêmes groupes se reconstituent si l'on part de la connaissance déclarée du français. Bien plus, l'ordre est strictement le même si l'on range les ethnies en fonction de leurs taux de scolarisation (colonnes 1 et 2) ou en fonction de leurs connaissances déclarées en français (colonnes 3, 4, 5). De surcroît, les chiffres de la première et de la dernière colonne sont tout à fait comparables. Cela nous semble bien établir la corrélation directe qui existe dans cette région, et pour le moment du moins, entre la pratique réelle du français et le niveau scolaire.

L'essentiel de l'acquisition du français passe par l'école. À noter toutefois qu'un nombre appréciable de « Divers » déclarent parler bien le français sans le lire : ce peut être le cas de locuteurs qui ont appris la langue hors de l'école, probablement à l'occasion de durables séjours en ville.

LANGUES DE TRAVAIL CHOISIES

La dernière question du questionnaire est ainsi formulée : « Quelle (s) langue(s) souhaiteriez-vous voir adoptée(s) par la Semry comme langue(s) de travail ? ». Trois langues pouvaient être citées.

Le tableau V comptabilise les fréquences de citation de chacune des langues, qu'elles apparaissent en première, deuxième ou troisième position, ethnie par ethnie.

En bas du tableau figurent deux lignes de fréquences globales, toutes ethnies confondues, pour chaque langue citée :

TABLEAU V
Choix de langues de travail

Langues Ethnies	arabe	kanuri	fulfulde	kotoko	munjuk	beege	masa	wina	tupuri	français
Arabes	86	3	23	0	13	0	0	0	0	6
Bornouans	20	89	51	3	3	0	0	0	0	6
Kotoko	21	7	28	76	21	0	0	0	0	7
Munjuk	12	1	27	0	86	0	3	0	1	17
Beege	4	0	20	0	7	80	22	0	0	15
Masa	16	0	50	0	14	2	86	1	2	25
Wina	0	0	31	0	4	0	8	82	12	18
Tupuri	0	0	25	0	3	0	2	0	70	29
Divers	10	0	56	0	8	0	4	2	0	33
Fréquence globale sur ensemble échantillon	17	4	32	2	37	7	16	5	11	19
Fréquence globale hors locuteurs natifs	10	1	32	0	9	0	4	0	1	19

— la première ligne énumère des pourcentages par rapport à l'ensemble de l'échantillon, y compris les locuteurs natifs de la langue considérée. Ainsi l'arabe est cité par 17 % des individus interrogés ; le kanuri par 4 %, etc. ;

— la seconde ligne reprend le même type de calcul que l'indice général de véhicularité (tabl. I et II) c'est-à-dire exclut du calcul les locuteurs qui citent leur propre langue comme langue de travail (fréquence globale hors locuteurs natifs). Ainsi l'arabe est choisi comme langue de travail possible par 10 % de l'échantillon non-Arabe, le Kanuri par 1 % des non-Bornouans, etc.

De ce tableau ressortent les faits suivants :

— les pourcentages les plus élevés correspondent bien évidemment au cas banal où un individu propose comme langue de travail sa propre langue maternelle. *A contrario*, que 70 % seulement des Tupuri ou 76 % seulement des Kotoko citent leur langue maternelle comme langue de travail possible dénote de la part de ces communautés un certain degré « d'ouverture linguistique » : 30 % des Tupuri et 24 % des Kotoko estiment que d'autres langues sont mieux placées que la leur propre pour être choisies comme langues de travail (dans cette zone) ;

— globalement, et par rapport à l'ensemble de l'échantillon, les langues les plus fréquemment citées sont le munjuk (37 %), le fulfulde (32 %), le français (19 %), l'arabe (17 %) et le masa (16 %). Le score élevé du munjuk s'explique, en partie du moins, par l'importance numérique de cette ethnie dans le périmètre de Maga, ce que nous avons répercuté sur la composition de l'échantillon ;

— la dernière ligne, qui exclut du calcul les locuteurs natifs citant leur propre langue, est plus significative quant à l'acceptation de langues secondes : le fulfulde et le français, gardant les mêmes chiffres, passent en tête (respectivement 32 et 19 %) ; ils sont suivis de l'arabe (10 %) et du munjuk (9 %). Toutes les autres langues sont pratiquement rejetées comme langue de travail ;

— le munjuk, langue des autochtones, est cité par toutes les autres ethnies avec des fréquences variant de 21 % (Kotoko) à 3 % chez les Tupuri, les Wina et les Bornouans, en passant dans le voisinage de 15 % chez les Arabes et les Masa. Ceci peut vouloir dire que les migrants anciens se sont mis à la langue locale, ou même que ceux qui ne la parlent pas la légitiment comme langue de travail ;

— le fulfulde et le français sont cités par toutes les ethnies sans exception. Il est à noter que si l'on ne considère que la langue citée en premier comme langue de travail, le français l'emporte sur le fulfulde chez les Arabes, les Munjuk et les Beege, les Wina et les Tupuri ; il fait jeu égal chez les Masa et ne perd que chez les Kotoko, les Kanuri et les « Divers ». Cette « prime » à la langue officielle ne peut s'expliquer qu'ainsi : pour les locuteurs qui ne

placent pas leur langue maternelle en première position et interprètent donc la question plutôt dans le sens « À votre avis, qu'est-ce qui serait bon pour la Semry... » que dans le sens « Qu'est-ce qui serait bon pour vous-même... », alors le français s'impose logiquement comme première langue de travail autant et même plus que le fulfulde. L'opinion souvent entendue chez les cadres « On est tous camerounais et le français est la langue officielle de ce lieu, utilisons-le » est donc aussi partagée par une partie non négligeable de la population, celle qui dépasse le réflexe primaire « la bonne langue, c'est la mienne ». En revanche, si l'on considère globalement le pourcentage de gens qui citent le français ou le fulfulde soit en première, soit en deuxième, soit en troisième position, le rapport est sans conteste en faveur du fulfulde dans des proportions qui peuvent aller du simple au double ou au quadruple. La seule exception concerne les Tupuri : 29 % d'entre eux citent le français et 25 % le fulfulde ;

— l'arabe est cité par 20 % de Bornouans et de Kotoko, par 16 % de Masa et environ par 10 % de Munjuk et de « Divers ». Il est à noter que certains enquêtés citent l'arabe alors qu'ils ne le parlent pas. Peut-être faut-il y voir l'effet du prestige conjugué de l'écriture (arabe classique) et de la religion musulmane.

CONCLUSIONS

Ce travail devait aboutir à des recommandations concrètes sur le choix d'une ou de plusieurs langues à utiliser dans les actions de communication et de formation envisagées par la Semry sur le périmètre de Maga.

Nous reprenons donc ici les propositions que nous avons cru pouvoir formuler à partir des résultats de notre étude.

Le munjuk

L'utilisation du *munjuk* comme langue de travail nous semble *nécessaire* pour les raisons suivantes :

— importance démographique du groupe. Les Munjuk sont largement majoritaires dans cette zone puisque parlent munjuk non seulement les originaires de Pouss ou de Girvidik mais aussi les Beege ;
 — faible « ouverture » du groupe sur d'autres langues. Les Beege font partie du dernier groupe, du point de vue de la connaissance déclarée du français (7 % seulement déclarent le parler bien), du niveau scolaire atteint (4,05 % ont atteint le niveau CMI), de la compréhension du fulfulde (32 % avec une bonne moyenne) ; les

Munjuk proprement dits sont à peine mieux placés selon ces mêmes critères (respectivement 8 %, 8,04 % et 31,5 %). Beege et Munjuk sont également (après les Arabes et les Kanuri, il est vrai) ceux qui manifestent par leur réponse à la question sur le choix des langues de travail le moins de propension à accepter les langues autres que la leur propre : ils sont respectivement 80 % et 86 % à choisir leur propre langue.

D'autre part l'adoption du munjuk nous semble tout à fait possible pour deux raisons :

- l'une psycho-politique, qui ressort du tableau V ; le munjuk est en dehors du fulfulde et du français, la seule langue à être proposée, il est vrai à faible fréquence dans certains cas, par toutes les autres ethnies comme langue de travail possible ;
- l'autre, purement technique, les études linguistiques sont déjà bien avancées sur la langue tant au niveau de la description qu'à celui de la production d'ouvrages didactiques.

Le tupuri

Les Tupuri se confirment être, à l'opposé des Beege, des Bornouans et des Arabes, les plus scolarisés, les plus touchés par la pratique du français, les plus ouverts linguistiquement.

À l'inverse, leur langue n'est pas du tout citée par les autres ethnies comme langue de travail possible. Dans ces conditions, on ne voit pas très bien pourquoi on tenterait une alphabétisation/formation en tupuri dont ne pourrait bénéficier que ce seul groupe ethnique. Son ouverture linguistique et le désir exprimé par un quart de ses membres militent en faveur d'une formation en français dont pourraient bénéficier les membres d'autres groupes ethniques (les « Divers » seraient eux aussi relativement bien couverts par le français). Cette proposition vaut pour la zone de Maga et ne préjuge pas d'actions utilisant la langue tupuri dans son aire d'origine, puisque cette langue est par ailleurs bien décrite.

Le masa et le wina

Quant au groupe masa auquel se joignent les Wina, les instruments linguistiques développés à Yagoua permettent de les former dans leur langue sans gros efforts supplémentaires. Les Wina ne sont en effet que très médiocrement scolarisés, guère plus que les Munjuk, et encore moins couverts par le français que ces derniers. Ils n'excellent guère en fulfulde et témoignent par leur réponse à la question du choix de la langue de travail d'une ouverture linguistique très réduite. Quant aux Masa proprement dits, si leurs performances linguistiques et scolaires sont assez nettement supérieures à

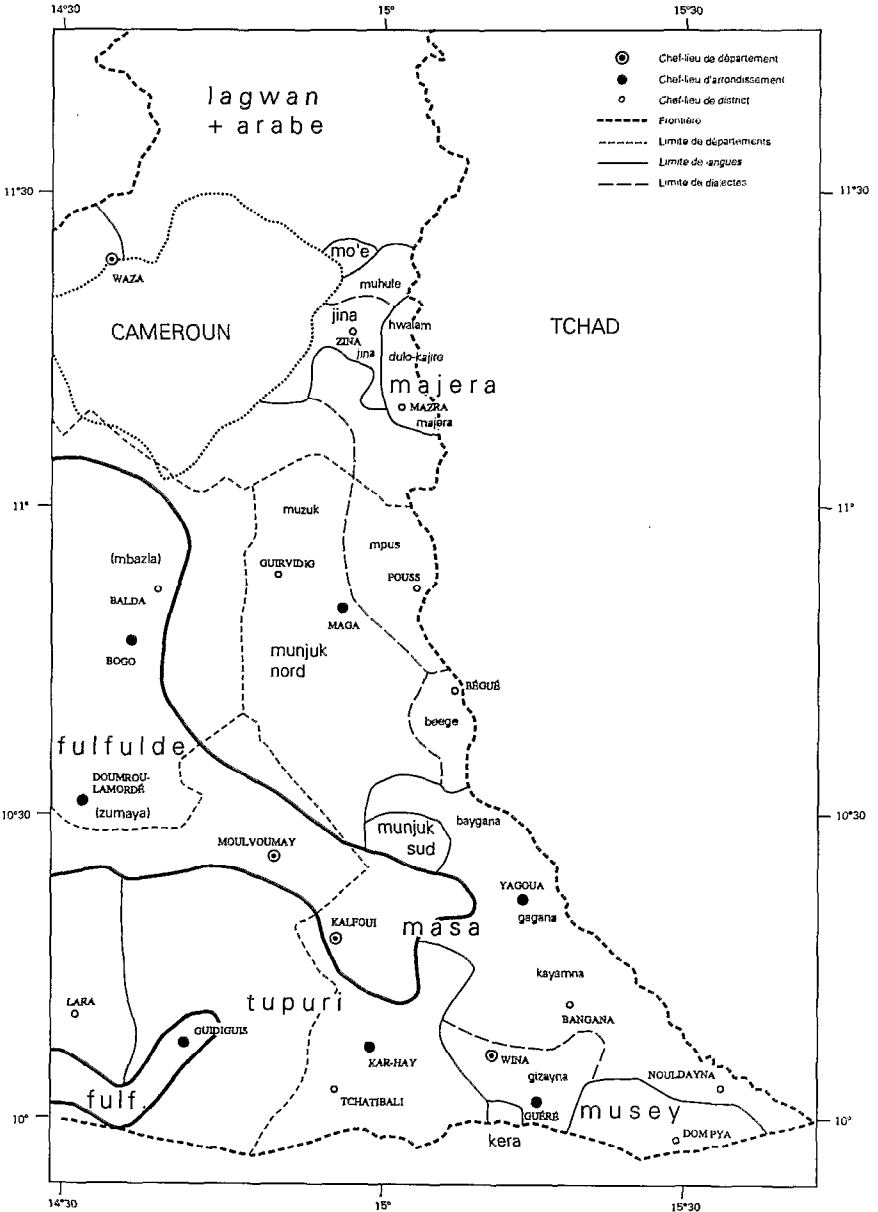


FIG. 4. — Ethnies, langues et dialectes de la zone du projet Semry.

celles des Wina, elles restent insuffisantes pour qu'une couverture en français soit envisageable : 17 % seulement lisent le français et 28 % le parlent au moins un peu.

Dans ces conditions, puisque, répétons-le, les instruments existent, et puisqu'il s'agit de groupes numériquement importants, il nous semble judicieux d'envisager une formation en masa.

Le fulfulde

Il reste les autres groupes, très minoritaires (Arabes, Bornouans, Kotoba) auxquels s'ajoute la catégorie des « Divers », émietée en plus de 10 ethnies différentes.

Pour ces groupes, le fulfulde pourrait assurer une certaine couverture encore qu'il faille en relativiser très sérieusement l'étendue et la qualité :

— si 60 % des Arabes déclarent parler bien ou un peu le fulfulde, ce n'est que 60 % de ces 60 % qui obtiennent une note au moins égale à 7,5 au test de compréhension, soit 36 %. C'est encore plus manifeste pour les Kotoko dont 76 % déclarent parler un peu le fulfulde, mais dont seulement 28,5 % obtiennent une moyenne satisfaisante ;

— seuls le groupe « Divers » et les Kanuri atteignent 65 % d'individus avec une réelle compétence en fulfulde.

Dans ces conditions une formation en fulfulde n'aurait quelque chance de succès que sur les « Divers » et les Kanuri : encore perd-on dans ce cas l'énorme avantage psycholinguistique que représente l'usage d'une langue maternelle. Et les « Divers », très ouverts linguistiquement, par nécessité, peuvent être en partie couverts par le français, voire le masa ou le munjuk.

Il nous paraît donc très hasardeux et fort peu rentable de se lancer dans une opération de formation en fulfulde, compte tenu du faible effectif des populations qui pourraient être efficacement couvertes par cette langue. D'autant que se poserait la question de savoir quel fulfulde utiliser : si le « standard » des Fulbe de Maroua est bien décrit, on ne sait à peu près rien du fulfulde véhiculaire qui a cours à Maga et dans l'Extrême-Nord. De plus, malgré des travaux en cours, les manuels didactiques font encore défaut.

Le fulfulde est certes la langue véhiculaire de la région et tendra sans doute à le devenir de plus en plus. Cela ressort à l'évidence des chiffres des tableaux I et III. Mais il faut rappeler qu'aucun Peul ne pratique la riziculture. Le fulfulde est donc toujours une seconde langue, maîtrisée souvent de façon élémentaire, uniquement à l'oral, comme le montre le test qualificatif. Des études sont en cours actuellement pour décrire les variations du fulfulde en tant que langue supra-ethnique, mais, en l'absence de résultats disponibles,

l'obstacle technique du choix du standard à utiliser paraît difficile à surmonter. À cela viendrait s'ajouter l'inconvénient psycholinguistique de l'enseignement d'une langue seconde. Il reste que, dans un autre contexte que celui de la Semry et de la riziculture, le fulfulde aura sans doute un rôle à jouer dans cette région du Cameroun comme langue d'alphabétisation et de formation, une fois résolus les problèmes techniques évoqués.

L'arabe

Le groupe arabe pose un problème spécifique, à cause de son importance numérique non négligeable et de sa très faible ouverture linguistique :

- 94 % n'ont jamais été à l'école ;
- 3,3 % seulement ont atteint le niveau du CE2 ;
- 2,2 % seulement ont atteint le niveau du CM1 ;
- 36 % seulement atteignent un niveau de compréhension satisfaisant du fulfulde ;
- 86 % citent leur propre langue comme langue de travail souhaitée.

Comme de toute évidence, c'est l'arabe dialectal qui devrait être retenu comme langue de travail sur Semry III (département du Logone-et-Chari), le problème des groupes arabes du périmètre de Maga se trouverait *ipso facto* résolu (ainsi que celui des Kotoko, par la même occasion, dont l'arabe est la langue véhiculaire).

En résumé

Au terme de ce partiel dépouillement, la solution suivante se dessine :

- une seule nouvelle langue à retenir, le *munjuk* (dialecte de Pouss), langue des autochtones ;
- l'extension à Maga de l'utilisation du *masa* pour les groupes masaphones qui y sont installés ;
- l'utilisation du français (un français fondamental, mais les instruments linguistiques sont déjà disponibles) pour les groupes qui ont un bon niveau de scolarisation (Tupuri et Divers).

Un exemple intéressant

L'étude de cas conduite à Maga répondait à une demande précise et urgente par la Semry. Ce nous semble être un exemple intéressant du type de coopération qui peut s'instaurer entre un organisme de développement et des chercheurs. Les choix politiques, qui ne sont

pas du ressort des linguistes, ont été définis par la Semry : former et alphabétiser dans une ou plusieurs langues qui optimisent la communication. Dans ce cadre bien défini les linguistes apportent leur compétence spécifique : à Yagoua, il s'agissait d'instrumentaliser la langue masa ; à Maga, il fallait au préalable opérer le choix du médium à utiliser compte tenu de la complexité de la situation.

Dans les deux cas les chances de succès sont subordonnées à la mise en œuvre par la Semry de moyens suffisants en personnel (équipes d'alphabétisation) et en matériel (éditions de manuels, construction et entretien d'un centre de formation), ainsi que d'un suivi scientifique qui permette les indispensables adaptations et améliorations des matériaux didactiques, et la formation continue des alphabétiseurs. De plus les programmes d'alphabétisation et de formation de la Semry gagneraient à sortir du strict périmètre rizicole pour susciter une synergie des diverses actions de développement menées localement. C'est ainsi qu'à Yagoua nous avons été conduits à participer à la constitution du « Comité de la langue masa » qui réunit toutes les parties intéressées par l'usage écrit de cette langue. Ce n'est qu'un début modeste, mais ce genre d'action qui appelle la participation de l'ensemble de la communauté nous semble tout à fait indispensable pour créer un environnement porteur.

BIBLIOGRAPHIE

Situation des langues tchadiques et des langues camerounaises

- BARRETEAU (D.), 1987. — « Un essai de classification lexicostatistique des langues de la famille tchadique parlées au Cameroun », in *Langues et cultures dans le bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, Colloques et séminaires : 43-77.
- BARRETEAU (D.), BRETON (R.) et DIEU (M.), 1984. — Les langues — BOUTRAIS (J.) (éd.), in *Le Nord du Cameroun : des hommes, une région*, Paris, — Orstom : 159-180 et 528-533, 5 cartes.
- BARRETEAU (D.) et DIEU (M.), à paraître. — « Situation et dynamique des langues » — in SEIGNOBOS (C.) et IYEBI (O.) (éd.), *Atlas de l'Extrême-Nord du Cameroun*, Paris-Yaoundé, Orstom-Mesres, 56 p., 8 cartes.
- BARRETEAU (D.) et JUNGRAITHMAYR (H.), 1989. — *Calculs lexicostatistiques et glottochronologiques sur les langues tchadiques*, séminaire du Réseau Méga-Tchad sur Datation et chronologie dans le bassin du lac Tchad, Bondy, Orstom, 11-12 septembre, 14 p.
- BARRETEAU (D.), NEWMAN (P.) (avec la coll. de), 1978. — « Les langues tchadiques » in *Inventaire des études linguistiques sur les pays d'Afrique noire d'expression française et sur Madagascar*, Paris, Conseil international de la langue française (Cilf) : 291-330.

Documents réalisés dans le cadre des projets de la Semry
Langue masa

- BARRETEAU (D.), DIEU (M.), YAOUSSIA (Ch.) et DAPLA (J.-C.), 1988. — *Lexique du masa des rizières : masa-français, français-masa*, Yagoua-Yaoundé, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua - ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique (Semry-Mesres), 61 p.
- SERVICE D'ALPHABÉTISATION ET DE FORMATION DES RESPONSABLES DE GROUPEMENTS DE PRODUCTEURS, 1985. — *Abécédaire masa*. Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 85-342, *multigr.*, 8 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1984. — *Mémento du responsable du groupement*, 1^{re} version, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 84-286, *multigr.*, 47 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1985 a. — *Exemples de documents bilingues ou pur masa en usage à la Semry*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), *multigr.*, 30 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1985 b. — *Cahier d'écriture*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 85-354, *multigr.*, 25 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1985 c. — *Liasse de documents pour l'alphabétisation*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 84-225, *multigr.*, 25 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1985 d. — *Aide-mémoire pour le calcul et l'emploi de la machine à calculer*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 85-343, *multigr.*, 106 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1985 e. — *Aide-mémoire pour les unités de mesure*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 85-344, *multigr.*, 110 p.
- SERVICE STRUCTURATION PAYSANNALE, 1986. — *Contes de la tradition massa — Junna vi sumu masana*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), doc. 36-462, *multigr.*, 111 p.
- YAOUSSIA (Ch.) et DAPLA (J.-C.), BARRETEAU (D.) et DIEU (M.) (avec la coll. de), *sous presse*. — *Syllabaire massa*, Yagoua, Société d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua (Semry), 70 p.

Langue munjuk

- Deux livrets de lecture, des manuels de calcul et d'arithmétique ainsi qu'un lexique ont été préparés dans le dialecte munjuk de Pouss.

ANNEXE

QUESTIONNAIRE D'ENQUETE SOCIOLINGUISTIQUE
 Institut des Sciences Humaines - MEERES

Enquêteur : _____ Date : ____ / ____ / ____

NOM : _____

Date de naissance : 19 ____ / ____ ou âge ____ / ____

Lieu de naissance : _____ / ____

Lieu de résidence actuelle : _____ / ____

Ethnie : _____ / ____

Situation familiale : Femme(s) ____ Enfant(s) ____ / ____

Habitation : Propriétaire oui / non / ____

Réside avec femme(s) ____ enfant(s) ____ autre(s) ____ / ____

Religion : Musulman / Catholique / Protestant / Animiste / Néant / ____

Dernière classe fréquentée : 0 SIL CP CE1 CE2 CM1 CM2 + / ____

Année 19 ____ / ____

	LANGUES PARLÉES ordre décroissant de connaissance	parle bien sait lire	parle bien, ne sait pas lire	parle un peu seulement	
1	_____				/ ____
2	_____				/ ____
3	_____				/ ____
4	_____				/ ____
5	_____				/ ____

Langues parlées par l'épouse : 1 _____ / ____

2 _____ / ____

3 _____ / ____

4 _____ / ____

Quelle(s) langue(s) souhaiteriez-vous voir adoptée(s) par la SEMRY comme langue(s) de travail ?

1 _____ / ____

2 _____ / ____

3 _____ / ____